

Séminaire de l'EHESS « Approches pluridisciplinaires du rap »

Mercredi 28 mai 2025 : Le livre « Rap, expression des lascars » (1998) revisité, par Manuel BOUCHER

Compte-rendu de Inès Ampe

I. Résumé de la séance

Le 28 mai 2025, dans le cadre du séminaire « Approches pluridisciplinaires du rap », une séance était consacrée à la relecture critique de l'ouvrage « Rap, expression des lascars », publié en 1998 par le sociologue Manuel Boucher. Ce livre, issu d'un mémoire de master rédigé sous la direction de Michel Wieviorka, est considéré comme l'un des premiers travaux universitaires en France à accorder une pleine légitimité au rap comme objet de recherche sociologique.

Près de trente ans plus tard, l'intervention de Boucher n'avait pas pour but de simplement restituer le contenu du livre, mais bien de faire retour sur ce travail en l'ancrant dans une perspective réflexive : quels étaient les enjeux sociaux, militants et scientifiques de cette enquête à l'époque ? Comment le contexte de production de ce savoir a-t-il influencé sa forme et ses conclusions ? Et enfin, que reste-t-il aujourd'hui de cette analyse dans un champ artistique, politique et culturel profondément transformé ? À travers ces questions, la séance a permis de mêler témoignage biographique, regard critique sur le travail passé, et ouverture sur les mutations contemporaines du rap.

Une trajectoire militante et intellectuelle engagée

La première partie de la séance a été consacrée à la présentation du parcours de Manuel Boucher, dont l'engagement personnel éclaire puissamment la posture adoptée dans son travail de recherche. Issu des milieux militants antifascistes, punk et alternatifs des années 1980-90, Boucher s'est d'abord investi dans les luttes sociales en tant qu'éducateur spécialisé et animateur politique. Il devient alors le leader du SCALP (Section carrément anti-Le Pen), un collectif antifasciste radical, né en réaction à la montée de l'extrême droite dans les lycées et les espaces publics situé à Rouen .

C'est dans ce contexte de confrontation directe avec des groupes d'extrême droite que Boucher entre en contact avec le monde du rap : à l'occasion d'un concert de soutien organisé pour financer les amendes de jeunes militants, il invite sur scène plusieurs rappeurs issus des quartiers populaires. Cette première collaboration marque le point de départ d'une immersion à la fois militante, culturelle et affective dans la scène hip-hop, perçue alors comme un espace d'expression contestataire émergeant.

Dans les années qui suivent, Boucher s'implique activement dans l'organisation de concerts, accompagne des artistes dans leurs projets, en studio comme sur scène, et crée l'association **Mix'Cités**, dont la mission est de promouvoir les expressions artistiques issues des quartiers populaires dans une logique d'éducation populaire et d'émancipation culturelle. De cette dynamique naît notamment la compilation « Dans ta face », un projet emblématique à forte charge politique, sous-titré « Support The Fuck Racism Mouvement ». Cette expérience de terrain, à la croisée de l'activisme, de l'action culturelle et du travail social, constituera le socle empirique de sa réflexion théorique dans « Rap, expression des lascars ».

Initialement, Mix'Cités ambitionnait de faire dialoguer différentes sous-cultures musicales : punk, reggae, rap, mais cette volonté se heurte rapidement à des tensions entre scènes, notamment à la méfiance de nombreux rappeurs à l'égard du monde rock, souvent perçu comme blanc, bourgeois, voire hostile. Ce constat conduit Boucher à se recentrer sur les scènes hip-hop et reggae

digital. Cette spécialisation, combinée à une reconnaissance croissante par certaines municipalités, ouvre l'accès à des subventions et à des salles de meilleure qualité, mais expose aussi l'initiative aux logiques d'institutionnalisation : demandes de conformité, difficultés d'articulation entre artistes professionnels et amateurs, tensions autour de l'organisation des événements. À travers Mix'Cités, Boucher expérimente ainsi de manière concrète les risques d'instrumentalisation politique de la culture hip-hop, tout en tentant de maintenir une position critique et autonome.

L'une des singularités les plus marquantes de sa démarche réside dans cette articulation entre engagement de terrain et production théorique. Boucher revendique une sociologie « de l'intérieur », nourrie par l'expérience et l'implication, mais qui refuse aussi bien la célébration naïve que le relativisme culturaliste. Son objectif est de produire une compréhension située, critique et rigoureuse des dynamiques sociales, culturelles et symboliques qui traversent le monde du rap, et plus largement, les espaces d'expression des classes populaires et racisées.

Le rap comme mouvement culturel conflictuel : une sociologie des logiques d'action

L'un des apports théoriques majeurs de l'ouvrage de Boucher, sur lequel il revient longuement au cours de la séance, est la conceptualisation du rap comme « mouvement culturel conflictuel ». Refusant de le réduire à un simple phénomène musical ou à une sous-culture juvénile, il propose d'y voir une forme d'engagement située à l'intersection de la culture, de la politique et du social : un espace d'expression, certes non institutionnalisé, mais traversé par des logiques d'opposition à l'ordre établi.

Cette conflictualité, précise-t-il, ne se manifeste pas uniquement dans les discours explicites (textes de rap revendicatifs, dénonciations de la police, etc.) mais dans les formes mêmes d'énonciation, dans les rapports à l'espace, dans les usages de l'esthétique. Pour rendre compte de cette dynamique, Boucher mobilise une typologie en trois logiques d'action qui structurent, selon lui, les pratiques et les représentations des rappeurs issus des quartiers populaires.

- la logique normative : construire un « nous » contre « eux »

La première logique est celle de l'affirmation d'un collectif face à une altérité perçue comme dominante et oppressive. Dans ce cadre, le rap fonctionne comme une arène symbolique dans laquelle se construit un sentiment d'appartenance partagée : les rappeurs parlent au nom des « jeunes de banlieue », des « lascars », des « opprimés », et désignent comme adversaires récurrents la police, les institutions scolaires, les médias dominants ou encore les pouvoirs publics.

Cette logique produit un effet de cohésion : elle participe à la formation d'un « nous » solidaire dans l'adversité, mais aussi à la définition de frontières culturelles et identitaires. Le rap n'est pas seulement un discours, c'est une manière d'exister collectivement dans l'espace social, en opposition aux stigmatisations subies.

- la logique stratégique : se faire une place dans le champ

La deuxième logique relève davantage de l'ordre des tactiques : comment exister dans un champ culturel dominé ? Comment se faire entendre, produire, diffuser, gagner en reconnaissance ? Ici, les pratiques des rappeurs répondent à des contraintes de visibilité, de concurrence, d'accès aux ressources. Il faut « faire son trou », « se placer », parfois en acceptant des compromis, en répondant à des logiques de marché ou en s'auto-entrepreneurant.

Boucher souligne que cette logique stratégique ne s'oppose pas mécaniquement à la logique normative. Au contraire, les deux peuvent coexister chez un même artiste. Il peut en effet, dans un même album, dénoncer le racisme d'État et chercher simultanément à séduire un public élargi via des stratégies de communication, des featurings ou des choix esthétiques calculés.

- la logique subjective : dire « je », exister par l'expression

Enfin, la logique subjective est celle de la mise en récit de soi. Dans cette dimension, le rap devient un outil de subjectivation : il permet aux individus de dire leur vécu, de se positionner dans l'espace social, d'exister symboliquement en tant que sujet. Ce « je » n'est pas purement individualiste : il est le lieu d'une socialisation par l'expérience. Raconter sa vie, c'est aussi raconter la vie d'un quartier, d'une génération, d'une condition sociale.

Cette troisième logique, qui occupait déjà une place importante dans l'analyse de Boucher à l'époque, semble aujourd'hui particulièrement féconde pour comprendre certaines évolutions du rap contemporain, et notamment le développement de registres émotionnels plus vulnérables, ce que l'on pourrait appeler une subjectivité blessée, vulnérable, mélancolique, mais toujours socialement située.

Regards rétrospectifs et actualisation critique : que reste-t-il du rap comme contre-culture ?

La dernière partie de l'intervention de Manuel Boucher fut marquée par une posture réflexive et critique sur l'évolution du rap depuis les années 1990, mais aussi sur les limites et les effets différés de son propre ouvrage. D'emblée, il souligne que « Rap, expression des lascars » est un produit de son temps : il est le fruit d'un moment historique particulier, celui d'un rap encore largement underground, porté par des dynamiques collectives, souvent ancrées dans des formes de militance, d'éducation populaire ou d'autogestion artistique.

À cette époque, rappelle-t-il, le rap était encore perçu par les institutions comme une menace ou un problème, avant d'être reconnu comme culture légitime. Il existait une tension productive entre le rejet institutionnel et la volonté des artistes de se faire entendre malgré tout. Cette tension nourrissait une énergie contestataire, une forme de combativité qui transparaissait dans les textes, les postures, les prises de parole. Le rap était à la fois un cri, une arme symbolique, un refuge et un moyen d'auto-affirmation. Dans ce contexte, le concept de « mouvement culturel conflictuel » prenait tout son sens.

Une perte de conflictualité ?

Mais selon Boucher, cette dynamique s'est en partie dissoute au fil du temps. L'un des constats les plus tranchants qu'il formule est celui d'une forme de « désactivation » de la conflictualité originelle du rap. Il ne nie pas l'existence d'un rap toujours critique, mais il estime que celui-ci a été massivement absorbé, voire neutralisé, par les logiques de l'industrie culturelle. Le rap est devenu un genre musical dominant, omniprésent dans les playlists, dans les publicités, dans les radios, dans les séries télévisées. Il est parfois même, ironise-t-il, « écouté par des fils de flics ou des militants d'extrême droite ».

Cette massification, cette banalisation, a un double effet : d'une part, elle offre une visibilité sans précédent à des artistes issus de milieux populaires ; d'autre part, elle contribue à « dépolitisier » certaines formes d'expression, en les transformant en produits culturels consommables, exportables, désamorcés. L'esthétique, selon Boucher, tend parfois à prendre le pas sur l'éthique.

La cohabitation de deux rap : business vs. résistance

Pour autant, l'intervenant ne cède pas à une posture nostalgique. Il reconnaît que le rap d'aujourd'hui est divers, traversé par des logiques plurielles. Il existe encore des scènes critiques, engagées, autonomes, même si elles sont plus marginales, moins audibles dans l'espace médiatique dominant. Il y aurait donc, selon lui, deux rap : l'un orienté vers le business, les classements, les chiffres, les placements de produits, et un autre, plus souterrain, qui continue à faire exister une parole subversive, à la manière d'un « bruit de fond » dans le paysage culturel.

Ce constat conduit à réinterroger les catégories d'analyse proposées dans « Rap, expression des lascars » : si les logiques normative, stratégique et subjective restent opérantes, elles s'articulent aujourd'hui dans un champ beaucoup plus hétérogène, où les frontières entre authenticité et mise en scène, critique et intégration, engagement et opportunisme sont de plus en plus floues.

Ce que Manuel Boucher trouvait d'ailleurs intéressant dans le terme de « lascar », c'était la débrouillardise : cette capacité des jeunes à faire exister leur art coûte que coûte, malgré les obstacles sociaux, les discriminations, ou le manque de moyens. Mais il reconnaît aussi que cette force originelle du mouvement a été fragilisée. Face à la professionnalisation croissante du rap, à la montée en puissance des logiques marchandes et à la dilution du sens contestataire, Boucher a pris ses distances. Il reconnaît aujourd'hui que le rap ne l'intéresse plus comme auparavant, notamment à cause d'un rapport au monde devenu, selon lui, trop viriliste ou trop intégré au capitalisme culturel. Cette prise de recul souligne la difficulté de maintenir une posture critique dans un champ traversé par des rapports de classe, d'appropriation et de désillusion.

II. Discussion critique

Les apports et limites de l'analyse de Manuel Boucher

La séance animée par Manuel Boucher a offert un précieux retour sur un travail sociologique pionnier, qui a marqué durablement la compréhension du rap français comme fait social. Son approche du rap comme « mouvement culturel conflictuel », structuré par des logiques d'action : normative, stratégique, subjective, reste aujourd'hui encore pertinente pour penser la spécificité politique du hip-hop. Pourtant, comme il l'a lui-même reconnu, cette lecture est datée : elle correspond à un moment historique particulier, celui des années 1990, où le rap apparaissait comme une culture en émergence, périphérique, conflictualisée, et perçue comme menaçante par les institutions.

Ce que l'on peut retenir de plus fécond dans son cadre théorique, c'est l'idée que le rap n'est pas un simple reflet du réel social, mais une manière de le transformer symboliquement, en construisant un « nous » opposé à un « eux », en exprimant un vécu collectif, en donnant forme à une contre-culture. La grille tripartite qu'il propose permet de saisir comment les artistes circulent entre affirmation identitaire (logique normative), quête de reconnaissance (logique stratégique) et subjectivation politique (logique subjective). Cette dernière, en particulier, est encore aujourd'hui très opérante : elle permet de comprendre comment le rap sert d'outil d'expression de soi, de mise en récit d'une vie socialement minorée.

Mais la force de ce modèle tient aussi à ses limites. Le « mouvement culturel conflictuel » tel que Boucher l'analyse suppose encore une conflictualité explicite, un rapport tendu à l'institution, une forme de critique collective ancrée dans une position dominée. Or, ce qui frappe dans le rap contemporain, et en particulier dans certaines esthétiques plus introspectives, c'est que

la conflictualité ne s'énonce plus nécessairement de manière frontale. Elle devient plus diffuse, plus émotionnelle, parfois même silencieuse. Cela ne signifie pas pour autant que le rap a cessé d'être conflictuel ; mais la nature de cette conflictualité a changé.

Par ailleurs, Boucher insiste beaucoup sur les rapports de classe, les tensions internes au champ (rap « de quartier » vs rap « bourgeois »), et les formes d'instrumentalisation par les institutions. Ce point reste central aujourd'hui, mais il appelle une actualisation : dans un contexte où le rap est devenu un genre dominant, omniprésent dans les médias et les plateformes, il est essentiel de reposer la question suivante : qui peut encore parler au nom d'un « nous » dans le rap ? Et avec quelle légitimité ?

La discussion ouverte par Boucher sur l'institutionnalisation du rap, sa normalisation progressive, et la perte de son potentiel subversif, mérite donc d'être prolongée à la lumière des transformations économiques et culturelles récentes. C'est précisément ce que permet la séance avec Gérôme Guibert, qui déplace la focale du terrain militant vers les logiques de l'industrie musicale.

L'industrie rap, entre éthique hip-hop et logique marchande

La séance animée par Gérôme Guibert, intitulée « L'éthique hip-hop et l'esprit du capitalisme 25 ans après », apporte un éclairage complémentaire et structurant à celui de Manuel Boucher. Si ce dernier mettait l'accent sur la dimension expressive, contestataire et communautaire du rap des années 1990, Guibert choisit, lui, de restituer le rap dans le cadre plus large des logiques industrielles et économiques qui façonnent aujourd'hui sa production, sa diffusion et sa réception.

Son point de départ est clair : le rap est désormais une filière musicale dominante, insérée pleinement dans les circuits de valorisation du capitalisme culturel. Il ne s'agit donc plus seulement d'un mouvement contre-culturel, mais d'un secteur économique à part entière, avec ses professionnels, ses agences de communication, ses dispositifs de repérage et de monétisation. Cette mutation n'est pas seulement quantitative (succès commercial, multiplication des artistes), elle est aussi qualitative : elle transforme les modes d'entrée dans le champ, les critères de légitimité, et les tensions internes entre valeurs hip-hop originelles et exigences de rentabilité.

Dans cette perspective, Guibert interroge la notion d'éthique hip-hop : existe-t-elle encore ? Et si oui, comment subsiste-t-elle dans un espace où les logiques de branding, de visibilité algorithmique et de performance chiffrée sont devenues centrales ? Il montre que cette éthique n'a pas disparu, mais qu'elle s'est reconfigurée. Les artistes actuels naviguent dans un double horizon de contraintes : d'un côté, l'attente d'authenticité, de fidélité à une posture « vraie » ; de l'autre, la nécessité de produire, de séduire, de convertir cette authenticité en engagement commercial.

En croisant cette analyse avec les propos de Manuel Boucher, on comprend mieux comment les tensions que celui-ci vivait à petite échelle (avec les associations subventionnées, les logiques d'institutionnalisation, les conflits de légitimité) ont aujourd'hui changé d'échelle. Ce n'est plus seulement l'État ou les municipalités qui récupèrent la parole rap, mais des plateformes, des maisons de disques, des marques. Le champ est désormais structuré par ce que Guibert qualifie de « spécificité culturelle de la filière rap » : une hybridation permanente entre posture critique et incorporation des normes de l'économie symbolique.

Cela a des effets directs sur le contenu des productions. Le rap peut continuer à parler des quartiers, des injustices, de la solitude ou de la mélancolie, mais il le fait dans un cadre marchand, où l'émotion devient elle-même une valeur échangeable. C'est pourquoi Guibert, sans tomber dans le cynisme, invite à penser le rap non plus seulement comme un espace d'opposition, mais comme un champ ambivalent, où la critique coexiste avec la normalisation, où la révolte côtoie l'entrepreneuriat, où l'engagement peut devenir marketing.

Conclusion de la discussion critique

Les deux séances consacrées à Manuel Boucher et Gérôme Guibert permettent d'articuler deux niveaux d'analyse complémentaires : l'un ancré dans les logiques sociales et symboliques du rap en tant que culture contestataire née dans les marges ; l'autre centré sur les transformations structurelles du rap en tant qu'industrie intégrée au capitalisme culturel contemporain.

Manuel Boucher a montré comment, dans les années 1990, le rap pouvait être pensé comme un mouvement culturel conflictuel, traversé par des logiques d'affirmation identitaire, de résistance subjective et de stratégies d'existence dans un champ social hostile. Il insistait sur la portée politique de cette culture, forgée dans l'adversité et soucieuse de construire un « nous » collectif face aux institutions dominantes. Mais son regard rétrospectif, lucide voire désabusé, souligne aussi les processus de normalisation et de dilution du sens critique originel du rap.

Gérôme Guibert, quant à lui, déplace l'attention vers l'économie des productions culturelles, en montrant comment le rap, tout en conservant certains codes de l'éthique hip-hop, s'est profondément transformé par son insertion dans un système de production marchand. Loin d'opposer « engagement » et « commercialisation », il propose de penser leur cohabitation conflictuelle : les artistes naviguent aujourd'hui dans un espace où la sincérité peut être monétisée, et où la critique sociale se heurte aux logiques de visibilité et d'optimisation algorithmique.

Ces deux approches, mises en dialogue, permettent de mieux comprendre le rap contemporain non pas comme un objet univoque, mais comme un champ traversé de tensions permanentes : entre authenticité et performance, entre critique et intégration, entre subjectivation politique et capitalisation émotionnelle. Le rap n'a pas cessé d'être politique, il l'est autrement, à travers de nouveaux registres, de nouveaux rapports à la parole, au marché, à l'intime.